Document generated on 05/15/2024 9:19 a.m.

Études internationales

Alexander, Robert J., *Latin American Political Parties,* New York – Washington – London, Praeger Publishers, 1973, xxv + 537 p.

Cary Hector

Volume 7, Number 1, 1976

URI: https://id.erudit.org/iderudit/700643ar
DOI: https://doi.org/10.7202/700643ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)
1703-7891 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Hector, C. (1976). Review of [Alexander, Robert J., *Latin American Political Parties,* New York – Washington – London, Praeger Publishers, 1973, xxv + 537 p.] *Études internationales*, *7*(1), 117–119. https://doi.org/10.7202/700643ar

Tous droits réservés © Études internationales, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LIVRES

1. COMPTES RENDUS

ALEXANDER, Robert J., *Latin American Political Parties*, New York – Washington – London, Praeger Publishers, 1973, xxv + 537p.

L'auteur de cet énorme compendium est un spécialiste attitré de l'hémisphère occidental, solidement établi dans le monde universitaire américain, notamment à Rutgers University (New Jersey), depuis 1947. Au moment où il termine le présent ouvrage (mars 1972), il aura écrit quatorze livres et plus de sept cents articles et comptes rendus sur l'Amérique latine. Il doit le matériel recueilli pour cet ouvrage aux « milliers de leaders politiques et de membres de partis (*rank-and-filers*) avec lesquels [il s'est] entretenu au cours du dernier quart de siècle » (vii). On comprend alors qu'il n'ait pas été pris de vertige par sa vision monumentale des partis politiques en Amérique latine...

En plus d'une introduction qui sert à expliciter le rôle des partis dans la politique latino-américaine, l'ouvrage comporte six sections constituant un total de vingt-quatre chapitres. L'approche d'Alexander étant plutôt thématique que par pays, chaque section correspond à un courant déterminé. Ainsi : I : « Les partis personnalistes et traditionnels » ; II : « Les socialistes latino-américains » ; III : « Les partis nationals-révolutionnaires » ; IV : « Les partis chrétiens-démocrates » ; V : « Les partis totalitaires » ; VI : « Les partis divers » (*miscellaneous*). Il faut ajouter que cette répartition thématique est traversée par une dimension chronologique implicite à double séquence : du XIXe siècle (indépendance) à la Première Guerre mondiale, puis de celle-ci à nos jours, i.e. plus précisément à la fin des années soixante. Un appareil bibliographique de dix-neuf pages ainsi qu'un index alphabétique (auteurs et sigles) de quinze pages, particulièrement utile ici, complètent l'organisation de l'ouvrage.

Le compte rendu d'un tel travail doit être, bien entendu, confiné à l'essentiel, celui-ci étant saisi comme le rappel des objectifs de l'auteur, une évaluation circonstanciée du contenu de l'ouvrage ainsi qu'une appréciation critique globale en termes de pertinence et d'utilité pratique.

« Je suis très favorable aux partis voués aux réformes démocratiques, et c'est parmi eux que je compte la plupart de mes plus proches amis latino-américains. Toutefois, j'ai essayé d'être aussi objectif que possible en traitant de tous les types de partis dont il est fait mention » (vii). Ainsi donc l'auteur a ses préférences – il parle lui-même de « préjugés » –, et il le dit d'entrée de jeu. Reste alors à constater dans quelle mesure subjectivité et objectivité (le vieux couple weberien) ont permis à l'auteur d'atteindre l'objectif plus large qu'un simple tableau de partis, à savoir de faire émerger une certaine compréhension des « forces sociales et économiques qui ont formé l'arrière-plan de l'activité politique partisane » (xxv).

Son introduction générale fait quelques mises en garde utiles pour tout premier venu en études latino-américaines : ne pas sous-estimer, comme on l'a fait trop longtemps, l'importance des partis dans le jeu politique latino-américain ; ne pas croire que ceux-ci se réduiraient à des rassemblements personnalistes dont la durée coïnciderait avec la longévité politique de leur principal leader ou animateur ; ne pas se laisser abuser par certaines dénominations comme, par exemple, « libéraux » et « conservateurs » qui, à part la similitude sémantique, n'ont, en général, rien de commun avec leurs homologues européens ou nord-américains : ainsi les libéraux du Chili ont été le parti le plus *conservateur* de ce pays, tandis que ceux du Honduras ont été le *parti de gauche* le plus important du pays et qu'au Nicaragua, le parti dit libéral a constitué le fief seigneurial de la famille des Somoza, etc.

Dans l'étude des différents courants de partis, Alexander entend retenir comme axes d'analyse : la nature, l'organisation et les différences idéologiques et programmatiques des partis, en mettant l'accent sur ces dernières. Chaque section est ainsi précédée d'une introduction qui en « résume » la problématique, i.e. de façon schématique et même expéditive (cf. I, II, V, VI).

Cette démarche méthodologique générale de l'auteur pourrait laisser croire que chacune des six sections reçoit un traitement « uniforme ». En fait, il privilégie la section III : « les partis nationals-révolutionnaires » (section à laquelle d'ailleurs il consacre cent trente-cinq pages alors que la moyenne des autres oscille entre quarante et soixante pages). Cet aspect quantitatif, en soi peu significatif, traduit les préférences ou les préjugés de l'auteur, i.e. ses partis-pris idéologiques de type subversif, charriant forcément des distorsions conceptuelles, voire historiques.

Celles-ci sont typiquement manifestes dans le traitement réservé aux partis dits totalitaires. Ce n'est pas par hasard : mis à part les partis fascistes qui, selon le prisme idéologique d'Alexander, font également partie de cette catégorie, les autres – les partis communistes (orthodoxes et schismatiques, « la gauche jacobine » et « le communisme castriste »), – représentant l'autre pôle historique qui, de plus en plus en Amérique latine et précisément depuis les années soixante, rend caduques les velléités réformistes de la gauche dite démocratique (Cuba en 1959, Chili 1970, Bolivie 1969, etc.). Or Alexander se révèle être, même s'il n'en fait pas ici une profession de foi *explicite*, anti-marxiste et anti-communiste, ses « préférences » n'allant pas plus loin que le social-démocratisme affiché ou pratiqué par les partis « nationals-révolutionnaires » tels que le MNR bolivien, l'APRA péruvien, l'*Acción démocraticá* du Venezuela, etc.

On pourrait passer à pieds joints sur cette conception anachronique et historiquement fausse du totalitarisme amalgamant communisme et fascisme. Mais elle inspire directement les jugements de l'auteur sur l'idéologie et les actions respectives des partis se réclamant de ces courants. En voici quelques exemples. D'abord l'amalgame se justifierait par l'idéologie ou la philosophie commune à ces partis : « contrôler non seulement les actions mais aussi les pensées de leurs membres » (p. 374). Plus loin, l'auteur explique l'attraction exercée par le communisme sur les intellectuels latino-américains, entre autres choses, par les « stimulants matériels » offerts par les communistes, comme par exemple « la possibilité de publier des ouvrages, d'exposer des tableaux ou d'exécuter des œuvres musicales en Union soviétique (...) », cela compte tenu du fait qu'en Amérique latine, ces activités ne permettent pas à leurs auteurs de gagner leur vie adéquatement ! (p. 381). Quant aux jacobins de gauche, mués plus tard en « communistes castristes », ils sont des nationalistes chauvins (*jingoistic*) ; ils sont en faveur de changements sociaux profonds à n'importe quel prix humain et social ; « au mieux, ils se méfient de la démocratie, au pire, ils la méprisent » (p. 410). Par contre, le fascisme en Amérique latine aura été simplement « une réflexion de la montée du fascisme en Europe, particulièrement durant les années trente », et le nationalisme affiché par lui, « exagéré » (p. 428). Point n'est besoin d'insister : ces exemples suffisent à illustrer « l'objectivité » dont se réclame l'auteur.

Cette vision subjectivement manichéenne de l'importance des partis politiques en Amérique latine sous-tend l'ensemble de l'ouvrage, et renvoie à un vice de fond se situant au-delà des préférences personnelles d'Alexander. Il s'agit de l'absence de la trame historique, *dynamiquement articulée,* des forces économiques et sociales conditionnant l'activité partisane comme *un* des éléments du jeu politique global. Cette absence explique que, malgré l'approche thématique de l'auteur, sa démarche reste essentiellement descriptive, empirique et événementielle. D'où les distorsions conceptuelles et historiques signalées plus haut mais aussi des erreurs de jugement s'inscrivant dans la

démarche même de l'auteur. Un exemple particulièrement frappant : face aux partis politiques, Alexander minimise l'importance des nouveaux régimes militaires apparus durant les années soixante et doute qu'ils représentent « la vague de l'avenir » en Amérique latine (préface, xxiii). Or l'expérience historique récente *depuis la fin des années soixante* confirme que ces régimes continuent de constituer le dernier rempart institutionnel à la crise structurelle qui traverse la plupart des sociétés latino-américaines.

Si l'on veut bien se borner à utiliser ce compendium comme un instrument de travail limité (repérage de nomenclature, de grandes lignes chronologiques, etc.), on peut obtenir une assez grande satisfaction. Mais qu'on n'y aille pas chercher une monographie de la structure et du fonctionnement des partis (l'auteur ayant préféré mettre l'accent sur l'idéologie et les programmes), et encore moins y trouvera-t-on cette articulation des forces sociales et économiques que l'auteur espérait pourtant fournir pour faire mieux saisir l'activité des partis. En fait, Alexander ne pouvait y parvenir ni théoriquement ni méthodologiquement.

Cary HECTOR

Département de science politique, Université du Québec à Montréal

ALLARDICE, Corbin et TRAPNELL, Edward R., *The Atomic Energy Commission*, New York, Praeger, 1974, 236p.

Ce livre est le 42e d'une longue série connue sous le nom de « *Praeeger Library* des organismes et départements du gouvernement des États-Unis » ; même si je n'ai certes pas consulté toute la collection, j'en ai lu quelques ouvrages et je crois que celui-ci, consacré à une foule de sujets, est l'un des meilleurs.

Il fait tout d'abord l'historique d'une agence gouvernementale américaine fascinante et souvent controversée. En second lieu, ce livre est de nature à intéresser les administrateurs du secteur public, non seulement parce qu'il décrit la croissance d'un organisme mais également parce qu'il étudie le travail d'un organisme de réglementation assez intéressant. Ce dernier aspect est d'un intérêt tout à fait spécial pour les Canadiens à cause du nouvel engouement pour tout ce qui se rapporte aux organismes de réglementation et à l'élaboration d'une politique générale au Canada. En troisième lieu, c'est un livre qui traite de politique dans les domaines suivants : exploitation des ressources énergétiques, environnement, diffusion des techniques nucléaires, relations entre les gouvernements et grandes entreprises (l'entente Dixon-Yates de 1954, par exemple) et du cas insolite du docteur J. Robert Oppenheimer. Quatrièmement, ce livre constitue un excellent guide pour le profane qu'il initie à l'importance du facteur nucléaire dans les relations internationales, y compris en temps de guerre, à l'exportation de la technologie et à la mauvaise utilisation possible des réacteurs générateurs, surtout pour la fabrication d'armes nucléaires dans le monde. Enfin, la rédaction de ce livre a été des plus agréables pour ses deux auteurs qui ont pris part très activement à beaucoup des travaux dont il est question. En passant, grâce à un renvoi, il nous est possible de connaître l'histoire incroyable, citée par Edward R. Trapnell, des conditions dans lesquelles il a, en collaboration avec son ami intime, Corbin Allardice, victime d'une encéphalite virale en 1961, rédigé ce livre. Il faut reconnaître la grande valeur de ces deux hommes qui ont fait de ce livre très court un ouvrage si complet.

Les premières pages ramènent le lecteur en août 1939 à la lettre que Einstein, Wigner et Sziland écrivirent au président Roosevelt pour le mettre en garde contre les recherches des nazis sur une arme au pouvoir destructif incroyable. Un autre chapitre relate la mise au point de la bombe atomique aux États-Unis et le reste du livre décrit la nouvelle